

“UN TOIT DANS LA RUE”

LE CENTRE D’ACCUEIL GEORGETTE AGUTTE

Ouvert fin 2020 dans le nord de Paris, le centre Georgette Agutte accueille des femmes en situation de grande précarité, avec ou sans enfant. Ce centre d’hébergement temporaire est avant tout un espace d’insertion dans lequel elles se reconstruisent et retrouvent accès à leurs droits. Mais il est aussi un lieu particulièrement chaleureux de rencontres, d’échanges et d’entraide entre ses bénéficiaires. Une belle initiative portée par la Société Philanthropique, l’une des plus anciennes structures associatives de France.

PAR KEVIN NECTOUX

“C’est important pour nous d’avoir un lieu comme celui-ci, un endroit pour se retrouver soi-même”. Assise autour d’une des tables de la salle de collation,

Lamya (le prénom a été modifié) nous explique

son parcours d’une voix calme et timide. Contrainte de quitter son pays d’origine avec ses enfants, elle arrive en France après être passée par l’Italie. Hébergée par une amie pendant quelques semaines, elle doit quitter l’appartement, cette dernière étant dans l’incapacité de subvenir aux besoins d’une famille supplémentaire. C’est alors que commence le calvaire pour Lamya et ses enfants, entre les nuits à la rue (ou dans les gares) et les appels répétitifs au 115.

Ayant finalement trouvé un hébergement temporaire, elle profite que ces enfants soient à l’école pour venir se ressourcer à l’espace solidarité insertion de la rue Georgette Agutte dans le XVIII^e arron-

dissement de Paris. Ici, dans un ancien dispensaire, à quelques pas de la porte de Saint-Ouen, s’inventent les nouveaux modèles de l’accueil des migrants. Depuis l’automne 2020, l’établissement abrite l’Espace solidarité insertion (ESI) et un Centre d’hébergement et de stabilisation (CHS) pour

des femmes en situation de grande précarité, avec ou sans enfant, parfois enceintes. Plus précisément, le CHS héberge 117 personnes, réparties entre 35 chambres, simples ou doubles, et 66 logements en diffus. L’établissement, avec ses deux composantes, est géré par la Société Philanthropique. Cette dernière, fondée en 1780, constitue la plus ancienne société de bienfaisance laïque en France. Association reconnue d’utilité publique en 1839, elle a pour

objectif d’aider les personnes les plus démunies en veillant “à secourir par le concours de leur fortune, ou de leur lumière, la vertu indigente et souffrante” ainsi que la volonté de “rendre toute



© Société Philanthropique

sa dignité à la personne que l'existence a maltraité". Aujourd'hui, elle gère vingt-six établissements et services et apporte un soutien considérable aux personnes les plus vulnérables.

QUAND L'INNOVATION REJOINT LA PHILANTHROPIE

De taille intermédiaire, ni trop grande avec le risque de technocratisation, ni trop petite avec le risque de marginalisation, la Société Philanthropique est avant tout innovante. C'est particulièrement le cas pour l'ESI. En effet, c'est un dispositif qui existe uniquement à Paris pour pallier le manque de structures d'accueil et d'hébergement dans la capitale. Il propose un accueil en journée afin que les femmes sans domicile puissent s'accorder un temps de répit, se ressourcer autour d'un repas, faire leur toilette, mais surtout être en contact avec d'autres femmes aux parcours similaires ainsi que des travailleurs sociaux capables de prendre en charge leur détresse. Les deux structures peuvent aussi proposer un accompagnement dans les démarches administratives d'insertion ainsi qu'un soutien psychologique. "Chaque situation prend beaucoup de temps, car il faut apporter une réponse personnalisée à des cas souvent complexes", explique Paulette Goujon, directrice des deux établissements.

Comme Lamy, la grande majorité des femmes qui franchissent les portes du CHS et de l'ESI sont originaires d'Afrique subsaharienne et arrivent en France après un parcours migratoire particulièrement long et douloureux. Des traumatismes qui les conduisent à se murer dans le silence. "La

Selon l'Insee, la grande pauvreté touche environ 2 millions de personnes en France en 2018 et la situation s'est probablement aggravée depuis avec la pandémie. Une enquête de l'Institut National d'Étude Démographiques datant de 2012 estime que les femmes représentent 2 personnes sur 5 parmi les sans-domicile. Enfin, L'Observatoire de la pauvreté et de l'exclusion sociale comptabilise 132 000 personnes hébergées dans les centres d'accueil d'urgence dont 44 % de femmes et 14 % de mères isolées.



© Société Philanthropique

plupart sont très méfiantes quand elles arrivent ici, ce qui est compréhensible. C'est un défi supplémentaire pour nous, car il est difficile d'entamer un accompagnement si on ne comprend pas leurs parcours", explique Jonathan Tison, chef de service du CHS/ESI.

Pour Paulette Goujon, reconsolider la confiance en soi, première étape de l'accompagnement, passe notamment par l'organisation d'activités. "Quand on organise une activité, on tient compte des capacités, des compétences de chacune, explique-t-elle. Il faut qu'elles soient en mesure de se revaloriser, de réexister, individuellement, et auprès des autres. Alors on s'adapte". En mai dernier, à l'occasion de la fête des mères, le CHS a aménagé des ateliers de coiffure et de maquillage. "Une femme arrivée récemment, très introvertie, a été poussée par les autres à participer à l'atelier, car elle était coiffeuse avant son arrivée en France, confie Jonathan Tison. Ça l'a vraiment débloquée, elle est revenue d'elle-même les jours suivants». "Aider les autres, c'est s'aider soi-même", confirme

QUESTIONS À FRANÇOIS LABARTHE, directeur général de la Société Philanthropique

La Société Philanthropique est une des plus anciennes associations de France puisqu'elle a été créée en 1780, sous l'ancien régime, bien avant l'invention du statut moderne d'association. Sa longue histoire lui a permis de faire vivre à travers près de deux siècles et demi ses valeurs de tolérance et d'entraide. Grâce à l'aide de ses donateurs, elle a pu multiplier ses axes d'intervention. En effet, dotée d'un patrimoine immobilier important, l'association peut construire de véritables parcours d'insertion, tout particulièrement ces dernières années en direction des femmes et des familles en grande précarité. François Labarthe, son directeur général, nous précise les caractéristiques de cette démarche qui s'avère très innovante.



© Société Philanthropique

Le Jas : Vous avez établi en 2020 une feuille de route intitulée "Plan 2024 du projet associatif", qui met l'accent sur l'accueil des femmes en situation de vulnérabilité. Pouvez-vous nous en dire plus ?

François Labarthe : En effet, en juin 2020 nous avons redéfini les publics prioritaires de nos projets de développement. Tout en continuant nos actions en faveur des personnes handicapées, des personnes âgées et de la santé, nous souhaitons accentuer nos efforts en direction de l'accueil des femmes en difficulté, avec ou sans enfants. Ce public était d'ailleurs historiquement au cœur de notre action, dès le XVIII^e siècle. Plus précisément, ce que nous souhaitons, c'est parvenir à sortir ces femmes de leur situation de grande détresse pour les amener vers la pleine

autonomie, grâce à la palette des moyens dont nous disposons. Nous avons la chance d'avoir un patrimoine immobilier qui comporte des établissements collectifs, mais aussi de l'habitat diffus. Cette diversité peut permettre aux personnes que nous accompagnons de passer d'une solution collective à une solution autonome dès qu'elles en ont la capacité. Je connais bien les établissements médico-sociaux et je sais que l'on est parfois tenté de conserver des personnes qui pourraient prendre de l'autonomie, afin d'alléger la charge globale sur les équipes. Ce que nous essayons de faire, c'est l'inverse, en nous attachant dès le départ à tout faire pour que la personne récupère de l'autonomie, de l'indépendance, tout en étant encore soutenue avec si nécessaire une phase intermédiaire d'accompagnement

et de préparation à l'autonomie. Il est donc important de structurer nos accueils en "plateformes", qui permettent d'adapter notre offre d'hébergement au parcours de chaque personne selon ses besoins du moment, et non selon une logique de gestion des moyens.

Le Jas : Pouvez-vous nous donner un exemple de cette logique de plateforme ?

F.L : À Paris, où le logement est très difficile d'accès, nous avons la chance de disposer d'un parc de 200 logements. Cela nous a permis de bâtir cette logique de plateforme, avec le Centre d'hébergement et de stabilisation (CHS) de la rue Georgette Agutte, dans le XVIII^e arrondissement, ouvert aux femmes en situation de grande précarité. Ce centre s'adresse à des femmes âgées, mais aussi à des femmes seules avec enfants, qui sont de plus en plus nombreuses et malheureusement peu visibles. Pour construire un véritable parcours, depuis l'accueil d'urgence à la proposition d'un logement durable, nous avons ajouté une étape intermédiaire, consistant en un accompagnement vers l'autonomie, grâce à un hébergement provisoire, soit dans nos foyers pour étudiants et jeunes actifs, soit dans notre résidence autonomie de Levallois. Nous nous servons ainsi de places essayées dans des milieux totalement différents pour que ces femmes très précarisées puissent retrouver le goût de la socialisation. On se rapproche ainsi du Saint Graal, qui est pour elles d'avoir leur propre logement autonome.



© Société Philanthropique

Paulette Goujon. Car c'est bien de cela qu'il s'agit : "rebâtir du lien social pour les extirper de leurs angoisses" conclut-elle

QUAND L'HÉBERGEMENT FACILITE L'AUTONOMIE

Le souci d'innovation se vérifie aussi avec le CHS qui cherche actuellement à rebooster les cours de français en faisant appel à des bénévoles car la collaboration professionnelle et bénévole permet de diversifier les méthodes pédagogiques. Plus généralement, il s'agit de multiplier les activités car l'hébergement doit être accompagné de tous les ressorts de l'insertion. C'est d'autant plus nécessaire que la pandémie a laissé des traces. "À peine arrivés dans de nouveaux locaux, nous avons dû fermer l'ESI et demander à toutes les résidentes du CHS de rester cloisonnées", nous précise Jonathan Tison. Et il ajoute "Ça a été une période assez compliquée, pour elles comme pour nous avec l'arrêt total des activités". De son côté, Norbert Gautrin, médecin urgentiste et secrétaire adjoint de la Société philanthropique, relève à quel point il a pu constater dans cette période difficile que "l'isolement est vraiment le fléau de notre société". Mais l'optimisme continue d'irriguer sa pensée car, nous précise-t-il, dès la reprise des activités, nous avons retrouvé



la certitude que nous pouvons guider les femmes en situation de grande précarité vers la pleine autonomie. Et sa conviction repose sur une réalité, l'association, grâce à son patrimoine immobilier peut accompagner ces femmes d'une solution collective, au sein du CHS, vers une solution de logement autonome (voir l'interview de François Labarthe). Pour Paulette Goujon, l'autre atout de la Société Philanthropique, "ce sont ses travailleurs sociaux qui ne manquent pas d'effectuer leur accompagnement avec empathie même s'il est difficile parfois de gérer les situations". Et juste avant de quitter les lieux, elle ajoute : "La dernière fois, une résidente a nommé le CHS/ESI "un toit dans la rue". J'aime beaucoup cette image car elle montre bien que c'est un repère pour elles". ■